

Mais où sont les dimanches d'Antan ?

J'ai gardé la nostalgie des dimanches. d'autrefois, sagement rythmés par la messe dominicale, le détour chez le pâtissier où l'on achetait moult gâteaux, avant d'aller s'affairer autour d'une table bien mise, argenterie et cristal compris tantôt chez les grands-parents, tantôt chez les parents, mais toujours en famille.

Ce jour là, on faisait la "grasse matinée" les grandes ablutions, puis on s'endimanchait, puisque c'était dimanche, un jour de fête en somme. Même dans les foyers les plus modestes, on avait la robe et le costume des dimanches, ainsi que les souliers, un peu plus neufs que ceux de la semaine. On revêtait ses plus beaux atours pour aller à la messe, et même les incroyants s'endimanchaient pour participer à la sortie de l'église, là, on rencontrait des amis, avec lesquels on allait soit prendre l'apéritif dans un café, une brasserie, soit "faire le boulevard", c'est à dire aller et venir le long de l'avenue, dans des habits qu'on était bien aise de faire admirer.

Quelle coquetterie chez les jeunes filles et les femmes, toutes fières d'arborer la toilette "dernier cri" avec chapeaux (on en portait encore !) chaussures et sacs assortis. Je les revois en ces dimanches de mai et juin, tellement printanières dans leurs robes de linon ou de soie, leurs capelines de paille et ce teint de pêche rosée, que les premiers rayons de soleil avaient déjà doré imperceptiblement. Dieu ! qu'elles étaient belles nos Oranaises du Bd Seguin ou de la rue d'Arzew !

L'après-midi, on allait au spectacle (il n'y avait pas cette envahissante télévision), les hommes préféraient les matchs de foot, les femmes et les enfants le cinéma ou le théâtre. Le soir réunissait à nouveau la famille et l'on commentait le dernier film ou les exploits de "la Marsa", ceux du S.C.B.A., sans oublier de parler de l'A.S.M.O. ou de l'I.S.M. Il y avait quelquefois de la bagarre dans les stades (absolument rien de comparable avec le déferlement de violence du Heysel de Bruxelles), mais cela pimentait un peu les rencontres sportives et leur donnait un petit goût combattif entre amateurs puisqu'il n'y avait pas encore de joueurs professionnels dans ce sport. Oh ! les rencontres entre "la Marsa" de Mers-el-Kébir et les Arabes de

l'U.S.M.O., c'étaient de belles empoignades !

L'été, on allait passer l'après-midi à la plage et après un bain rafraîchissant dans les eaux si limpides de la Méditerranée, on dégustait des glaces ou on mangeait des frites... et puis on rentrait, saouls de soleil, d'air marin... et de bonheur.

Que sont devenus ces dimanches d'antant, mangés par la soif de loisirs et ces nouvelles habitudes qui veulent justement que l'on ne s'endimanche plus le dimanche ? Chaussures vernies et habits de fête, c'est fini, tout ça... désormais blue-jeans et baskets sont de rigueur en fin de semaine.

Dans notre société qui roule à cent à l'heure, le dimanche est devenu synonyme de détente, de farniente, de repos. On respire, on pousse un soupir de soulagement, un ouf réparateur. C'est la décontraction totale, sans «chichi» on essaie d'en faire le moins possible, ni ménage, ni vaisselle, ni surtout de pendule «arrêtez les montres» Repos, repos, relaxe !

La plupart du temps, quand il fait beau on part à la campagne ou à la mer, on mange soit un pique-nique préparé, soit des sandwichs achetés sur place, puis c'est la partie de boules, ou les ébats sur la plage. L'hiver on enfille fuseaux et anoraks et on chausse ses skis pour aller dévaler les pentes neigeuses ! On rentre grisés du grand air et de soleil et l'on replace jeans, baskets, anoraks en attendant le dimanche suivant, car dès lundi, il faut revêtir, robe, costume, cravate, chaussures pour être convenables au travail.

J'ai pourtant rencontré, le dimanche, des personnes d'un certain âge pour qui ce jour là reste un jour où l'on s'habille, se coiffe, se fait beau «sinon, il sert à quoi le dimanche ?» alors, on va au restaurant ou bien on invite sa famille à déjeuner et c'est un repas de fête, mais c'est de plus en plus rare.

Traditions d'autrefois qui s'opposent aux habitudes d'aujourd'hui ? Pourquoi ? Mais tout simplement parce que la vie a changé... il n'y a pas longtemps encore on vivait dans le calme d'une vie un peu monotone, sans trop de problèmes, ni de bousculades, on prenait le temps de vivre, aujourd'hui on vit à un rythme effréné, tout le monde est toujours pressé, pressé d'arriver, de

se garer, de pointer, d'aller chercher les enfants à l'école, de faire les courses, d'attraper le dernier bus ! Comment voulez-vous que le système nerveux résiste à de telles pressions ? d'où l'angoisse, le stress, la dépression qui vous guette ! Heureusement il y a le dimanche et c'est pourquoi ce jour là on évite toutes les contraintes, toutes les corvées : s'habiller, faire la cuisine, recevoir... non, non, non... laissez-nous nous évader enfin de cette existence, laissez-nous retrouver au cours de cette évasion momentanée, l'absence de discipline, de règlement, dans une tenue décontractée, sans maquillage, les cheveux au vent, afin de respirer et de se sentir à l'aise !

C'est vrai que la vie n'est guère facile de nos jours surtout pour les femmes, obligées en plus de leur travail professionnel de s'occuper du ménage, des courses, de la cuisine, des enfants... l'une d'elles me disait l'autre jour «si je pouvais, je passerais tout mon dimanche à dormir, sans même me lever pour déjeuner» et dans le film tiré du livre de Nicole de Buron «elle court, elle court ma banlieue» on voit bien les difficultés presque insurmontables qu'éprouvent les ménages modernes dans leur course contre la montre.

C'est pourquoi je regrette avec d'autant plus d'intensité les dimanches d'autrefois... il est vrai que c'était nos dimanches d'Oranie, où la vie était si facile, les dimanches de notre jeunesse, les merveilleux dimanches de nos vingt ans ! Comment ne pas les auréoler de poésie, eux qui étaient synonymes de bonheur et de joie ? Dimanches ! jours du Seigneur, en dehors de leur signification religieuse, ils étaient pour nous tous, non seulement le symbole du repos, mais celui de la douceur de vivre, dans ce pays que nous aimions tant et que nous ne pourrions jamais oublier !

Juliette Gréco, vous qui chantiez "je hais les dimanches", si vous aviez connu les nôtres, vous les auriez aimés.

JUIN 1985
C. BENDER